

Abbé Basilio MERAMO

**Les hérésies
de la Gnose
du professeur
Jean Borella**

**Préface de S.E. Mgr
Bernard Tissier de Mallerais**

Éditions
Les Amis de St François de Sales
ISBN 3-905519-17-4

Préface

Monsieur l'Abbé Basilio Meramo, prieur du prieuré San Ezequiel Moreno Diaz de Bogota, Colombie, nous propose une critique simple mais radicale de la gnose du professeur Jean Borella, professeur à l'Université de Nancy, telle qu'il l'expose dans son ouvrage *La charité profanée*, paru en 1979 à Paris aux Editions du Cèdre.

L'abbé Meramo ne tente pas de faire un résumé ou une synthèse de la pensée difficile et absconse du professeur mais il en analyse certains thèmes et les éclaire à la lumière du magistère de l'Église : éclairage révélateur de leur hétérodoxie, puisque plusieurs pensées centrales de la gnose de Monsieur Borella tombent sous le coup de condamnations passées d'erreurs analogues à elles.

Le lecteur aura une première idée de cette gnose en parcourant la table des matières de cette brochure. Pour présenter plus précisément cette gnose, il suffit de lire ce qu'écrit le professeur en 1994 dans son article comprimé et condensé publié par Eric Vatré dans l'ouvrage collectif intitulé *La droite du Père, enquête sur la Tradition catholique aujourd'hui* (Guy Trédaniel Editeur). Après avoir exposé qu'il fut le lecteur assidu, voire le disciple de trois gnostiques : René Guénon, Frithjof Schuon et l'abbé Stéphane, M. Borella expose ses principales idées sur la révélation divine, le péché originel, la foi et l'ordre surnaturel.

Voici :

Le péché originel est «*la volonté de l'être conditionné de se connaître comme tel*» (p.27) ; et pour ressurgir du péché d'Adam il s'agit pour l'homme de «*redonner à la connaissance sa vertu opératrice et son efficacité salvatrice*» (p.27) : n'est-ce pas la plus belle profession de l'intellectualisme gnostique pour lequel le péché est une erreur intellectuelle et le salut affaire de connaissances et non de vertu ?

L'auteur n'est pas plus catholique au sujet de la religion révélée, puisqu'il admet «l'origine divine des révélations (notez ce pluriel) à partir de l'indépassable condition (de) la révélation du Christ» (p. 51), ainsi que «*la présence d'un élément central proprement divin dans les religions non chrétiennes*» (p.24), à cause de la bonté salvifique divine, de l'existence des Sages et de l'esthétique humainement ininventable des religions (p. 24-25)...

Ensuite M. Borella professe que «l'intelligence, dans son essence pure, dépasse l'ordre de la nature... (et) est en elle-même ordonnée au transcendant» (p.58); il nie par là l'essence proprement surnaturelle et totalement gratuite de la vie divine infusée surnaturellement dans l'âme par le baptême. De même il prétend que «la connaissance dans la foi, en quoi consiste la gnose véritable, ne doit pas être conçue comme infusion d'une grâce particulière, comme un événement mystique extraordinaire» mais qu'elle «*est en mesure d'actualiser* (c'est-à-dire de mettre en activité) (la) *capacité surnaturelle* (de l'intelligence) *ou tout du moins d'amener l'intelligence à produire un acte cognitif qui commence à révéler à l'intelligence elle-même sa propre nature déiforme*» (p.58). Cela équivaut encore à nier la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, à éclipser la gratuité de la grâce et à occulter la supernaturalité *essentielle* de la grâce sanctifiante et de la vertu de foi... qui existent chez le nouveau-né dès son baptême !

L'abbé Meramo administre le contre-poison à ces erreurs : le *magistère* de l'Église et la doctrine du *Docteur Commun* saint Thomas d'Aquin; ce faisant il réussit à dégager les éléments fondamentalement inadmissibles de la gnose en question en les clouant comme il se doit au pilori.

Le professeur Borella fit de très mauvaises lectures de jeunesse; ne l'imitons pas, lisons l'abbé Meramo.

Menzingen, le 21 janvier 1996

+ Bernard Tissier de Mallerais

Introduction

Celui qui prend la peine de faire une lecture approfondie du livre du professeur Borella : *La Charité Profanée* (éditions du Cèdre, Paris 1979), tout en y admirant son érudition et son acuité intellectuelle, doit, néanmoins, réprouver les erreurs de sa gnose qui sont de véritables hérésies, bien que très subtiles, car enserrées dans le beau cadre des Pères de l'Église et d'autres saints Docteurs.

La gnose pousse le professeur Borella à formuler des hérésies relatives au péché originel, à la divinité de l'esprit de l'homme, aux exigences du surnaturel, à la vision béatifique, à l'ordre surnaturel et à la grâce.

Pour Borella comme pour tous les gnostiques, tout ce qui dans l'homme est au-dessus de la nature psychique, c'est-à-dire l'esprit, appartient au divin et au surnaturel; c'est l'erreur fondamentale de la gnose et l'origine de toutes ses hérésies.

Borella affirme : «*L'homme est alors, par nature, âme vivante, et c'est cette nature actuelle qu'il transmet à ses descendants, tout ce qui dépasse cette nature psychique appartenant à la surnature*» (p. 118).

Selon l'anthropologie d'Aristote, assimilée par l'Église catholique grâce à saint Thomas d'Aquin, l'homme est composé de

deux principes substantiels : l'âme et le corps. L'âme exerce une fonction animale d'animer le corps et une fonction spirituelle par laquelle elle appartient au monde des esprits comme le font les anges.

L'anthropologie tripartite du platonisme de saint Paul, des Pères grecs, etc., considère qu'il y a trois éléments dans l'homme : le corps, l'âme (psyché) et l'esprit (pneuma). Elle est conciliable avec la doctrine thomiste si l'on réunit ensemble la psyché et le pneuma pour n'en faire qu'une seule réalité, l'âme.

L'Église, nous allons le voir, a condamné en 1312 le tripartisme lorsqu'il rompt l'unité de l'âme humaine en deux principes distincts, la psyché et le pneuma. L'Église estime que c'est l'âme tout entière, et non pas la seule "psyché", qui est la "forme" du corps; cette vérité philosophique doit être affirmée si l'on veut justifier l'unité de l'être humain et la convenance de la résurrection des corps, réunis à nouveau à leur esprit, et si l'on veut éviter les erreurs gnostiques.

Or le professeur Borella professe le tripartisme : *«l'homme est composé de trois substances : le corps, l'âme et l'esprit»* (p. 167). De telle sorte que le corps correspond au sôma, l'âme à la psyché et l'esprit au pneuma. Cet esprit (ou pneuma), qui se trouve à la pointe de l'âme, est divin, voilà l'erreur gnostique.

Chapitre I

Hérésie concernant la divinité de l'esprit de l'homme

La gnose et le professeur Borella prétendent justifier, au moyen de cette anthropologie tripartite, la divinité de l'esprit de l'homme. La réalité divine de l'esprit est subtilement affirmée dans ce texte : *«si l'esprit est ce qu'il y a de divin dans l'homme, ne peut-on pas admettre qu'en Jésus-Christ il est Dieu lui-même ?»* (p. 186), ou ici clairement formulée : *«Autrement dit et pour parler clairement, il y a au fond de l'être créé, dans son cœur le plus intime, quelque chose d'incréé et de divin»* (La Pensée Catholique, No 180, p. 55). En outre, pour comble de malheur, selon la gnose la personne humaine est divine puisque : *«l'essence de la personne humaine est spirituelle et non psychique»* (p. 149), et comme le professeur Borella considère comme surnaturel tout ce qui est au-dessus du psyché, la personne humaine, qui est spirituelle, est aussi surnaturelle et divine, ce qui lui permet de conclure en disant que l'homme a : *«un Moi divin, pôle du pèlerinage spirituel, qui nous donne un nouveau Moi humain surnaturel»* (p. 138).

Pour la gnose, la personne (le **Moi** personnel) c'est l'être spirituel, la face de Dieu, comme monsieur Borella le manifeste dans son langage embrouillé : *«ce visage de Dieu que je suis seul à voir, cette face de Dieu inconnue de toutes les autres créatures, visible uniquement pour mon être spirituel, ou plutôt qui est cet être lui-même, qui est la personne véritable, ce secret qui constitue l'être personnel en tant que tel, qui institue la personne dans l'être»* (p. 138).

Le fondement de la personne, le constitutif essentiel, c'est le Moi divin : *«le Moi divin, fondement unique de notre personne»* (p. 142).

Pour la gnose, l'intellect est une faculté naturellement surnaturelle, comme l'affirme le professeur Borella : *«L'intellect désigne une faculté de connaissance "naturellement surnaturelle"»* (p. 161) **aussi quand il explique le sens que peuvent avoir les réalités surnaturelles pour l'homme** : *«c'est par l'intellect naturellement surnaturel que les réalités surnaturelles ont une signification pour un être naturel, sinon elles demeurent comme si elles n'étaient pas»* (p. 161). Ce qui signifie que s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel ou de divin en l'homme (esprit-intellect), le surnaturel n'aurait plus aucune signification; ainsi entendu, c'est donc de l'intellect naturellement surnaturel que les réalités surnaturelles tirent leur signification. Telles sont les conclusions de l'anthropologie (gnostique) de monsieur Borella : *«Fidèle aux conclusions de notre anthropologie, nous proposons de considérer les choses de la manière suivante – une fois admises les variations marginales de vocabulaire. L'esprit désigne la vie divine dans la créature, selon sa dimension la plus intérieure...»* (p. 161).

De cette façon, le professeur Borella réaffirme la conception hérétique de la gnose qui fait de l'homme un Dieu : *«L'homme est donc non seulement Dieu pour le monde, mais encore en lui-même»* (p. 144). En outre, l'intellect, selon la

gnose, a pour essence la connaissance divine : «*Dans ce texte célèbre (Rom. 7, 22-25), l'intellect apparaît bien dans sa nature véritable : il est, par essence, connaissance divine*» (p. 162). Le professeur Borella, avec son anthropologie gnostique tripartite, tombe dans la grande erreur de l'apollinarisme bien qu'il prétende l'éviter, puisqu'il nie que l'âme intellectuelle est humaine, considérant que la nature humaine du Christ est constituée par le corps et l'âme animale (ou sensitive), tandis que l'âme intellectuelle (l'esprit) est divine, c'est elle qui constitue la personne. L'erreur de Borella consiste dans le fait qu'il confond la notion métaphysique de *l'esse* (l'être) avec celle de l'âme intellectuelle ou spirituelle (l'esprit) ce qui, appliqué à Jésus-Christ, le porte à renouveler l'hérésie d'Apollinaire.

Monsieur Borella explique son délire par la réflexion suivante : «*Or, le principe intelligent et libre, c'est le noûs ou pneuma, identifié à la personne. Il s'ensuit que le Christ ne possède pas de noûs humain, il ne possède, comme homme, qu'un corps et une âme animale. Quant au noûs dans le Christ – c'est ainsi que le trichotomisme d'Apollinaire résout cette difficulté christologique – c'est le Verbe lui-même : "L'humanité de Jésus-Christ se compose d'un corps (sôma) et d'une âme animale (psyché), le Verbe lui-même étant son noûs et son pneuma" ... On voit toute la difficulté de la question, et si l'on a suivi notre exposé d'anthropologie, on comprendra qu'il y a peut-être une manière d'envisager la doctrine apollinarienne qui n'est pas franchement hérétique : si l'esprit est ce qu'il y a de divin dans l'homme, ne peut-on pas admettre qu'en Jésus-Christ, il est Dieu lui-même ?*» (p. 186).

Pour le professeur Borella, la manière d'éviter l'hérésie d'Apollinaire consiste à suivre l'anthropologie gnostique tripartite qui distingue dans l'homme, le corps (sôma), l'âme (psyché - âme animale ou sensitive) et l'esprit (pneuma, noûs, âme intellectuelle ou spirituelle). De telle sorte que l'esprit est toujours divin et incréé, réduit à une **étincelle** à cause du péché originel.

Et ainsi, l'humanité de Jésus-Christ est constituée par le corps et l'âme animale, tandis que la divinité est constituée par l'esprit (âme intellectuelle) qui, à son tour, s'identifie à la personne divine du Verbe. L'erreur métaphysique du professeur Borella ne pourrait être plus grave. Théologiquement c'est une hérésie comparable seulement à celle d'Apollinaire, évêque de Laodicée.

Pour rappeler quelle fut l'erreur de l'hérésie de l'apollinarisme, nous nous rapportons à une citation de l'article du Dictionnaire de Théologie Dogmatique de P. Parente : «*Apollinaire commença par combattre l'arianisme soutenant que le Christ était vraiment Dieu incarné, c'est-à-dire le Verbe; Fils de Dieu uni à la nature humaine. Et pour mieux défendre l'union entre l'élément divin et l'élément humain, il suit le concept d'une nature humaine seulement composée de chair et d'une âme sensitive : dans une telle nature, le Verbe assume la fonction de l'âme intellectuelle (= nous).*» C'est exactement ce que propose monsieur Borella, ni plus, ni moins. Dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, nous trouvons exactement la même chose : «*Apollinaire le jeune avait commencé par être un des champions du concile de Nicée, un des frères d'armes de saint Athanase. Mais son ardeur à combattre l'arianisme l'entraîna dans l'erreur opposée... et s'appuyant, en hellène raffiné qu'il était, sur la trichotomie platonicienne, il dénia au Rédempteur, sinon un corps humain avec l'âme sensible qui l'anime, du moins une âme raisonnable, nous ou pneuma, puisque aussi bien, selon Apollinaire, la divinité même lui en tient lieu*» (T.I, col. 1506).

La condamnation de la doctrine d'Apollinaire fut formulée par l'Église en ces termes : «*Apolinarem quoque, qui intelligens, si anima corpus informans negetur in Christo, humanitatem veram ibidem non fuissem, solam posuit animam sensitivam, sed deitatem Verbi vicem rationalis animæ tenuisse*» (Ds. 1343). La tripartition anthropologique de la gnose du professeur Borella est non seulement une erreur philosophique, mais elle est encore

plus une hérésie : «*quod anima rationalis seu intellectiva non sit forma corporis humani per se et essentialiter tamquam hæreticus sit censendus*» (...que quiconque osera désormais affirmer, défendre ou soutenir obstinément que l'âme rationnelle ou intellectuelle n'est pas par elle-même et essentiellement la forme du corps humain, soit considéré comme hérétique. Ds. 902), déclara, en 1312, le XVe Concile œcuménique. Et qu'on ne dise pas qu'il ne parle pas de l'esprit, qui est justement en cause ici, puisque le XIIe Concile œcuménique de 1215 considère dans l'homme l'esprit égal à l'âme intellectuelle lorsqu'il soutient : «*creator omnium visibilium et invisibilium, spiritualium et corporalium : qui sua omnipotenti virtute simul ab initio temporis utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, communem ex spiritu et corpore constitutam*» (...créateur de toutes choses, visibles et invisibles, spirituelles et corporelles, qui, par sa force toute-puissante, a tout ensemble, dès le commencement du temps, créé de rien l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire les anges et le monde terrestre; puis la créature humaine qui tient des deux, composée qu'elle est d'esprit et de corps. Ds. 800).

De plus, si l'âme intellectuelle n'était pas esprit ou spirituelle, son immortalité serait niée, proposition également condamnée : «*damnamus et reprobamus omnes asserentes animam intellectivam mortalem esse*» (...nous condamnons et réproouvons ... tous ceux qui affirment que l'âme intellectuelle est mortelle ... Ds. 1440). L'âme intellectuelle ou rationnelle est immortelle par son être spirituel (ou esprit).

Et si on sépare l'âme intellectuelle de l'âme psychique, comme le fait la gnose, on affirme que l'âme intellectuelle (esprit) n'est pas la forme du corps, et on tombe alors dans la condamnation précédente qui réproouve comme hérétique l'affirmation selon laquelle l'âme intellectuelle n'anime pas le corps humain essentiellement par elle-même.

La condamnation frappe comme un éclair foudroyant la tripartition gnostique du professeur Borella, qui sépare dans l'homme l'âme intellectuelle (esprit) de l'âme psychique du corps humain (âme sensible ou animale) et nie que l'âme intellectuelle (esprit) est la forme du corps, et tombe ainsi sous la condamnation d'hérétique (Ds. 902). Il n'y a pas d'échappatoire pour la gnose de Borella.

La gnose n'admet pas que l'âme intellectuelle (esprit) soit le principe de vie du corps humain, ce qui ne peut être nié sans qu'il y ait erreur contre la foi (cf. Ds. 2833), et pour cette raison la condamnation du XVe Concile œcuménique de Vienne est définitive (Ds. 902).